

Ce que signifiait Laurent Terzieff

À Catherine Terzieff
À Christian Schiaretti et à l'équipe du TNP

*Nous sommes au tout début, vois-tu.
Comme avant toute chose. Avec
Mille et un rêves derrière nous et
sans acte.*

Ce sont là des vers de Rilke, ceux qui ouvrent *Notes sur la mélodie des choses*, cet opuscule vif comme un diamant – je songe ici au diamant du vitrier qui découpe la transparence sans la briser – qu’il écrivit à 23 ans et qui déjà porte le destin de son œuvre entière. Si je cite ces vers du commencement à l’heure de ta mort, Laurent, c’est d’abord parce qu’ils disent exactement ce que tu fus toujours, jusqu’au dernier temps de ta vie, un homme du début, celui qui n’avait de cesse de se défaire des liens de son passé, un qui ne considérait jamais que le geste à venir. « La poésie sera en avant », proclamait l’impératif Rimbaud. C’était ainsi en effet, toi, fils du poème, tu fus toujours *en avant*. Je ne t’ai connu que durant la dernière décennie de ton existence et je n’ai connu qu’un homme jeune. Toujours en projet. Comme avant toute chose et sans acte.

Toute existence est un palimpseste : ce que l’on fait s’écrit sur ce que l’on a fait, certes, mais il importe justement, pour que ce que l’on fait soit simplement lisible et se prouve, affranchi des vieilles preuves, que ce que l’on a fait ne soit qu’un support

invisible. Tu étais le scrupuleux contraire de tous ces Messieurs-qui-ont-fait qui à chaque nouvelle action se commémorent. Tu œuvrais avec détermination à n'être pas le monument qu'on voulait que tu sois quand tant d'autres, à 30 ans, se font déjà la statue du Commandeur. Tu voulais n'être jamais qu'un enfant agile qui découvre. Un homme déshabillé de soi-même, défait de tout ce qui pèse et entrave pour que ton pas soit ce qu'en art un pas toujours devrait être, un pas qui ouvre, le début d'un chemin à soi-même imprévu. Un nouveau chemin de soi, qui sorte de soi. Or cette sortie de soi est seule ce qui autorise d'être avec l'autre, première condition d'une présence à l'autre. « On est ce qu'on fait », répétais-tu à l'envi et cela signifiait, au-delà de ce qu'on entend comme un vieux précepte existentialiste, un souverain mépris des ornements de l'être, ce qu'on a fait et été donc, le statut et la statue, le nom, la gloire, la posture, la légende de soi. Plus que l'humilité dont on te faisait à juste titre crédit : la volonté tenace d'un désencombrement de l'être qui est le vrai garant de la probité artistique, le fondement d'une éthique et d'un destin artistique. Cette nudité et cette intensité du faire au présent, ou pour le dire autrement ce présent absolu du faire, c'est le sens et la justification du théâtre.

Cela signifie un arrachement – qui est un travail – à tout ce qui éloigne les autres, les met à distance ou en état d'infériorité, l'image composée et donc mensongère de soi, un paraître qui est le contraire d'un apparaître. Quand on est Laurent Terzieff sur scène, l'exigence éthique et la fidélité au sens de l'art demandent qu'on ne le soit plus. Pour accomplir cette prouesse, s'absenter de sa figure sans cesser

d'être là, il faut, c'est entendu, du talent, du métier voire de la ruse mais il faut d'abord le choix sans compromis de faire du théâtre non pour l'exhibition de soi et de ses moyens, mais pour qu'il soit l'occasion de cette intensité d'être partagée, de cette mise à nu de l'être en son humanité qui devraient être la première, sinon l'unique, visée de l'art. Quant à nous, le commun des hommes, ce dont le plus nous souffrons, c'est d'un manque d'être et singulièrement au temps d'aujourd'hui adonné aux plus vains prestiges. Tu ne te séparais pas, Laurent, du commun des hommes mais tu ressentais sans doute depuis toujours – et il suffit de lire tes poèmes de 15 ans pour s'en persuader – plus que d'autres et douloureusement ce manque d'être. Tu as tôt décidé d'y faire objection par l'art, décidé que c'était la tâche de l'artiste de combler en l'homme ce trou de l'être. Ne mentons pas : que l'on peigne, écrive, danse ou joue, c'est toujours soi d'abord qu'on cherche à sauver, à guérir de son manque. Mais si l'on peut s'en tenir là, on peut aussi faire comme tu fis, Laurent : accomplir cet effort d'être au bénéfice de tous.

Il y a un lieu pour cela : le théâtre. L'art alors est un don, ce qui ici ne signifie ni le baiser aux lépreux, ni l'onction du prêtre, ni l'aumône du possédant au démuné. Le don dont il s'agit est celui qu'une assemblée d'hommes se fait à elle-même en accompagnant l'artiste dans son faire intense, dans sa folle tentative d'accomplir avec tous une pleine présence à soi-même et aux autres. Ce don est accroissement de conscience et donc d'humanité. Éveil simultané de chacun à sa profondeur insolvable et de l'assemblée à ses contradictions vivaces comme à son unité

originelle. L'artiste dans ce cas est le contraire du démiurge : il n'est qu'un truchement, celui dont le travail d'exhaussement – qui est concentration inouïe sur ce qui excède le sens ordinaire du geste et de la parole – rend possiblement à tous la lucidité perdue dans la confusion des jours. Il faut au comédien, pour qu'il satisfasse à cette tâche, une tenue sans faille du corps et de la langue, minimum exigible, condition *sine qua non*, cela va de soi. Mais il faut plus, cela dont tu donnas sans doute l'exemple le plus extrême : la présence. Or à quoi tient-elle la présence ? Nullement, comme on croit généralement parce que ça dispense, à je ne sais quelle grâce surnaturelle, à quelque injustifiable charme intrinsèque. C'est l'effet d'un labeur. Un labeur quotidien, gymnique autant que mental et moral. Qui cherche le dépouillement, le désencombrement de soi je l'ai dit, mais aussi le désencombrement de la bouche et de la langue en soi-même. Car nous vivons un temps de bouches pleines, pleines d'une logorrhée molle, de formules à effets, d'un vrac de mots-fusées, de phrases désarticulées ou inarticulées – lequel vaut le mieux ? La présence au plateau, tu le savais, Laurent, jamais dupe de toi-même, c'est d'abord une juste présence dans la langue.

Mon Dieu comme on a parlé de ta voix, la tenant elle aussi, superstition naïve, pour une bénédiction des dieux. Mais c'est labeur aussi la voix, c'est un muscle au travail, il y faut une agilité et une précision toutes physiques, pardi ! Tu avais une voix rare, qui dirait contre ? Et tu le savais et tu te souciais d'elle, mais tu savais qu'une belle voix est souvent la pire des choses car elle a tôt fait de devenir un ornement

qui masque la vérité requise. La voix n'est rien si elle ne s'ajuste pas à la langue qu'elle porte. La voix n'est juste que si le corps et la pensée sont justes avec la langue, c'est-à-dire intègrement soumis à sa puissance rythmique, à ses couleurs vocales, aux silences multiples qu'elle inscrit dans sa mélodie propre. Le secret de ta présence, le secret de ta voix, c'était l'acharnement au labeur. Labeur du corps, labeur de la bouche, labeur de l'âme si l'on peut nommer l'âme cette présence intransigeante de soi-même à soi-même qui se conquiert dans l'exercice quotidien de la langue exhaussée, celle du poème ou aussi pour toi, je m'en doute, de la prière.

Quel que fût le texte dont tu avais fait l'élection, ton premier et ton dernier scrupule fut toujours d'en épouser la langue corps et âme, d'en éprouver pour tous et d'en faire éprouver à tous ce qui en deçà du sens et des motifs narratifs en constituait la poésie particulière : son souffle franc, son pas heurté, la tension ou le déliement de la phrase, la vibration ou l'amuïssement du son, des mots leur écho solaire ou leur doublure d'ombre. En toute langue tu cherchais, en artisan rigoureux et intransigeant, au prix d'un forcené travail d'élucidation par la gorge et la bouche, par le ressassement, le remâchement, à débusquer les propriétés singulières, les infimes sécessions d'avec la commune mesure du langage, cela qui est proprement inaudible à l'oreille désinvoltée obsédée de la fable et du discours, cela qui est littéralement l'inouï de la langue et qui en est donc la poésie. C'est la raison pour laquelle tu déclarais – et en cette matière tu ne parlais jamais à la légère – qu'il n'était de théâtre que poétique.